

## Le sexe, ce réel non su

*Par-delà le masculin et le féminin*, de Claude Lévesque, Aubier,  
« La psychanalyse prise au mot », 317 p.

Ginette Michaud

Number 185, July–August 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17898ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

### ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Michaud, G. (2002). Le sexe, ce réel non su / *Par-delà le masculin et le féminin*, de Claude Lévesque, Aubier, « La psychanalyse prise au mot », 317 p. *Spirale*, (185), 11–13.

# LE SEXE, CE RÉEL NON SU

PAR-DELÀ LE MASCULIN ET LE FÉMININ de Claude Lévesque

Aubier, « La psychanalyse prise au mot », 317 p.

C E LIVRE TROUVE SA SOURCE dans un étonnement, qui ne laisse pas d'étonner en retour le lecteur en raison de son énormité même : « *Que la question de la différence sexuelle ne se soit jamais posée radicalement à travers l'histoire, pas même à travers la courte histoire de la psychanalyse, qui a pourtant fait du devenir sexuel de l'enfant l'un de ses objets privilégiés, est assez troublant.* » Affirmation troublante en effet, et peu importe qu'elle soit vraie ou fausse, qu'on veuille lui donner raison ou démenti : elle frappe ici justement par son caractère radical. Dès l'« Avant-propos », Claude Lévesque fait remarquer la difficulté qui consiste, aujourd'hui encore, à penser la différence sexuelle non pas en tant qu'idéologie (cela, nous en débattons et nous nous battons contre tous les jours), mais en tant que question, une question qui engage toutes nos conceptions et nos concepts, sans parler de nos préjugés et de nos croyances. Or la question de la différence sexuelle n'est pas « *une question parmi d'autres, un motif marginal et sans conséquences* », elle n'a pas le « *statut d'objet d'une science régionale* », elle ébranle plutôt tout savoir (ce que la littérature saurait peut-être mieux que la philosophie et la psychanalyse elle-même) jusque dans ses principes premiers, et cela avant « *toute autre intervention ou démarche, qu'elle soit psychanalytique, sociologique ou politique* ». Ce questionnement de la différence sexuelle, il n'y a guère que la « *déconstruction* » à en avoir fait le style même de sa réflexion et à lui avoir donné toute sa force délocalisante et dislocante sans chercher à la mettre à sa place. C'est donc à cette tâche de penser « *le secret à jamais secret du sexe* » au-delà de l'anatomie et des conventions que se consacre cet essai. Claude Lévesque y examine d'abord minutieusement les positions de Freud et de Lacan, puisqu'il revient à la psychanalyse d'avoir érigé tout son appareil conceptuel et théorique sur la question sexuelle; il analyse ensuite les avancées de philosophes (Nietzsche, Derrida, Levinas) et d'écrivains (Blanchot et Bataille) — les uns et les autres ne s'opposant pas, il va sans dire — qui auront justement tenté de pousser l'analyse de cette différence sexuelle au-delà des évidences « *naturelles* ».

## Ce sexe qui fait la différence

Au moment où plus que jamais cette question provoque de vifs débats — notamment en France avec le PaCS qui, en inscrivant dans la loi les droits des homosexuels à une union légale, et donc éventuellement à l'adoption et à l'homoparentalité, a suscité de la part de certains psychanalystes

des interventions homophobes pour le moins inquiétantes —, ce livre de Claude Lévesque vient nous rappeler à quel point la différence sexuelle, qu'on ne peut jamais définir ni saisir « *en tant que telle* », demeure une énigme qui résiste à tout savoir. Loin de toute certitude identitaire, de toute apparence perceptive ou phénoménologique, de toute construction historique et culturelle ensuite érigée en « *fait* » ou en loi de nature, la différence sexuelle appelle à un tout autre travail de pensée, autrement exigeant, puisqu'elle a partie liée « *avec la mort et l'absence, avec le spectral et le virtuel* » et met donc à distance la réalité empirique. À l'encontre de tous les discours actuels sur le corps comme contact, immédiateté et présence, cet essai tente d'approcher la question du sexe « *par-delà* » la logique dualiste du phallogocentrisme, qui favorise toujours par cette division binaire en couples de notions (masculin-féminin, mais aussi activité-passivité, hétérosexualité-homosexualité, etc.) la hiérarchie et la suprématie du masculin. Dans chacune de ces lectures, de tonalité différente (et cette différence-là n'est pas plus secondaire que l'autre, j'y reviendrai), Claude Lévesque entreprend une traversée de cette logique oppositive qui ramène toute différence au même, maîtrise la singularité irréductible de l'autre, et dont la contrainte marque toujours, malgré qu'on en ait, tout notre langage et notre culture, notre mémoire et nos affects (mais « *Nous n'avons pas d'autre choix que de sentir, de penser et de parler à partir du discours même que nous récusons, mais auquel nous appartenons néanmoins encore et toujours* », comme il l'affirme, fidèle au Nietzsche de *La Naissance de la tragédie* sur ce point comme sur bien d'autres). D'ailleurs, ce « *Par-delà* » (du latin « *per* », à travers) inscrit fortement cette filiation, puisqu'on y entend aussi résonner le titre de Nietzsche, et que le choix de cette locution adverbiale (ou prépositive : déjà une indétermination grammaticale sur le genre du mot) implique d'entrée de jeu un déplacement significatif par rapport à « *au-delà* », qui aurait été également possible mais sans doute trop proche d'un principe transcendant (il aurait fallu parler, comme Derrida dans *États d'âme de la psychanalyse*, d'un au-delà de l'au-delà). « *Par-delà* » : en plus d'insister sur le passage et le mouvement d'une oscillation aussi indécidable qu'interminable entre les deux termes de l'opposition, la locution met discrètement l'accent sur la transgression du pas qui va « *de l'autre côté* », mais de tous les côtés à la fois, et qui cherche à ouvrir une voie d'accès pour penser la différence sexuelle en ne sacrifiant aucun de ces deux mots à l'autre. Toute la question de ce livre se trouve ainsi condensée dans ce

« *Par-delà* » : comment faire un pas dans cette obscurité « *région de l'attrait* » sans dépasser ni surpasser la différence sexuelle, comment aller vers l'excès du sexe sans l'arraisonner ni le maîtriser ? On verra que la disposition du livre — en passant des psychanalystes, aux philosophes puis aux écrivains — n'est pas indifférente à cette transgression du pas — « *pas de femme* », notamment — puisqu'elle privilégie, en donnant le dernier mot à Bataille, le désir pervers et polymorphe du sujet qui, à travers les personnages sublimes et maudits de ces récits, bouleverse toutes les normes en même temps qu'il conteste violemment l'ordre social et le familialisme bourgeois.

## Au-delà du sexe étalon

Ne serait-ce d'ailleurs pas là l'un des reproches, sinon le regret formulé par le philosophe à l'endroit de la psychanalyse freudienne : pourquoi ne pas s'en être tenu à la puissance du pervers polymorphe en matière de différence sexuelle, impossible à assigner à une logique dualiste ? Pourquoi avoir si vite « *dirigé* » vers la génitalité l'indétermination multiple et désordonnée de la pulsion sexuelle ? Pourquoi, après avoir eu l'audace de penser la sexualité humaine à rebours des conceptions biologiques des sexologues, médecins et psychiatres de son époque, Freud s'est-il rabattu aussi rapidement sur des notions aussi insatisfaisantes que celles de masculin-féminin, ou encore celles d'activité-passivité qui s'y substitueront sans grand profit, reconduisant au primat du phallus, encore affirmé par Lacan ? La question vaut certes d'être examinée avec soin comme elle le sera ici, même si la critique des positions de Freud déçoit parfois un peu par sa trop grande généralité. S'appuyant sur les *Trois essais sur la théorie sexuelle*, un texte de 1905 (même si l'auteur s'y attache longuement à une note plus tardive de 1915), passant en revue la thèse sur la bisexualité jusqu'à l'aveu de 1933 où, dans « *La féminité* », Freud baisse les bras devant la question de la femme, ce « *continent noir* », Claude Lévesque retrace avec une exemplaire clarté pédagogique les principaux jalons de la pensée freudienne en soulignant chaque fois l'hésitation embarrassée, l'ambivalence, le malaise éprouvé face à une différence sexuelle pensée non plus en termes physiologiques mais *analytiques*. Non sans une certaine sévérité (sont laissés de côté plusieurs textes de Freud sur une autre différence sexuelle, notamment homosexuelle, dans lesquels Freud fera preuve en maintes occasions de fermeté, sinon de courage), Lévesque reproche à

Freud et davantage encore à Lacan de n'avoir pas été jusqu'au bout du différencialisme qui imprègne encore les concepts apparemment universalistes qui fondent la théorie psychanalytique, et d'être en conséquence restés en chemin avec une logique oppositive fondée en bonne part sur le pré-jugé de perceptions phénoménologiques arrimées à la visibilité, entre autres traits saillants.

Dans son analyse précise de plusieurs passages moins connus ou inédits du *Séminaire* de Lacan, l'auteur montre de manière convaincante toute la difficulté qui subsiste dès lors qu'il s'agit d'élucider la confusion entre l'organique et le psychique et de ne pas retomber dans une conception anatomique de la différence sexuelle. De fait, ces polarités homme-femme, activité-passivité, etc., investies par toute la tradition métaphysique en valeurs et en normes, sont des plus douteuses : comme l'écrit Lévesque, « *La psychanalyse bute, en fait, sur une impasse structurale quand vient le temps de donner un sens — "un sens analytique", insiste Lacan, reprenant la formulation de Freud — aux mots masculin et féminin* ». À la question « *Que veut une femme ?* » qui tourmentait Freud, Lacan ne manque pas d'affirmer que ces termes masculin-féminin « *[il] faut bien que nous les interrogeons tels qu'ils sont, c'est-à-dire [...] dans la totale incapacité de leur donner quelque corrélat que ce soit* », et dans un autre fragment inédit extrait « *D'un discours qui ne serait pas du semblant* », il ajoute, avec une inflexion toute sadicienne : « *Le Yang et le Yin, le mâle et la femelle : voilà l'exemple de référents introuvables. Cela ne veut pas dire, foutre, qu'ils ne soient pas réels.* » Mais même si, comme Freud, Lacan déclare que « *L'homme et la femme, nous ne savons pas ce que c'est* », cela ne l'empêche pas de réserver par ailleurs un traitement particulier au masculin en faisant du phallus, imaginaire et symbolique, le modèle du sexe (tout « *introuvable* » qu'il soit) aussi bien pour l'homme que pour la femme, et de poser, dans une forte dissymétrie, qu'il n'y a pas de « *symbolisation du sexe de la femme comme tel* ». De Freud à Lacan, on observe donc le recours à un double registre quant à la différence sexuelle qui doit finalement apparaître, c'est-à-dire se voir, se toucher des yeux (sinon de la main, *dixit* Lacan). Cette « *prévalence de la Gestalt phallique* » selon les termes de Lacan toujours, c'est bien ce qui fait question ici, comme si ne se voyait que ce qui s'érigait, comme si ce qui ne se voyait pas n'avait pas de valeur ni même d'existence, comme si, enfin, « *De ce qui ne se voit pas, de ce qui est caché, il n'y a [vaut] pas d'usage symbolique possible* ». La critique rigoureuse et articulée de ce chapitre remettant en question l'« *androcritisme* » du discours lacanien, attentif à saisir tous les flottements entre le « *réel impossible du sexe* » et la « *réalité* », tous les glissements d'une position analytique sur le sexe comme non-savoir à un argument descriptif puis prescriptif qui l'est beaucoup moins, devrait appeler quelque réponse de la part des psychanalystes, à moins qu'un transfert idéalisé ne les empêche de pousser plus loin l'analyse...

## Rien à voir : l'opération du style

Tout autre est le parcours (et le ton) adopté dans la lecture d'*Éperons* de Derrida, dans un long chapitre qui fait contrepoids (masculin-féminin?) au précédent soulignant les limites de la psychanalyse. Si avec Lacan le sexe de référence, le « *sexe qui fait la différence* » ne cesse de resurgir même s'il affirme y avoir renoncé, si dans la version lacanienne la pensée du phallus, « *ce signifiant du manque et de la castration* », s'emploie, comme le voit bien Lévesque, à délimiter et à situer le manque, et donc à réaffirmer la loi du père, dans la version derridienne il en va tout autrement : non seulement le manque n'a pas sa place, mais on pourrait dire que le manque manque à sa place, qu'il ne se trouve jamais en un endroit précis, repérable, plus encore

dans toute l'œuvre de Derrida — entre la femme et le style, Lévesque montre bien comment d'une part, il n'y a pas de pensée de la différence qui ne soit toujours déjà sexuelle, comment d'autre part, entre ces deux termes, « *différence sexuelle* », une distance, une rupture disjonctive, un éloignement sont irréductiblement au travail. « *Laissons flotter entre le masculin et le féminin* », écrit Derrida à propos de « *voile* » et de tant d'autres mots au sexe indéfini. « *Notre langue nous en assure la jouissance, pourvu qu'on n'articule pas.* » C'est en effet question de style et opération d'écriture, comme le remarque Claude Lévesque, question de vibration qui peut toujours tout faire virer, tourner sur soi et évirer aussi sur la moindre trace, marquée ou non...



Schize de François Lacasse, 1993



DR

— et c'est une différence, un différend, entre Lacan et Derrida qui entraîne d'énormes conséquences — le désir n'a pas pour Derrida un rapport essentiel au manque (jusque dans l'expérience de la perte, du deuil, le désir est affirmation et n'appartient pas à un « *code de négativité* »). Derrida impulse en effet à la différence sexuelle — homme/femme, mais aussi homme/homme, femme/femme, et par-delà, humain/animal, mort/vivant, etc. — un tout autre tour, une autre « *main d'écriture* », en posant très tôt la question de « *la* » femme non pas en termes d'essence (« *Qu'est-ce qu'une femme ?* »), de nature, d'identité ou de « *thème* », mais bien comme une opération du style, une question d'écriture, qui ne se donne pas à voir mais à lire (remarquons que, curieusement, le texte de Derrida, « *Fourmis* », où se trouve cet énoncé et qui porte explicitement sur la différence sexuelle, n'est pas cité dans cet ouvrage).

Suivant de près l'échange chorégraphique qui se produit dans *Éperons* — mais tout aussi bien

Ce chapitre est sans contredit le plus important de l'essai, en ce qu'on y passe d'un sexe qui fait la différence (avec Freud et Lacan) à une différence qui défait et diffère, multiplie et divise tout partage assuré des sexes (sous cet angle, l'homosexualité ne saurait davantage être assimilée au « *même* » ou à l'identique, encore moins à l'« *homogénéisation* » des sexes, comme on l'entend trop souvent). Avec une aisance, une finesse de lecture remarquables, Claude Lévesque commente ici non seulement *Éperons* mais aussi plusieurs textes de Derrida, de même qu'il donne à ce « *sujet* » impossible de « *la* » femme son extension maximale — « *la femme sera mon sujet* », « *La femme n'aura donc pas été mon sujet* », écrit Derrida au début et à la fin d'*Éperons* : toute cette lecture s'emploie à prendre la mesure de l'écart entre ces deux affirmations —, en relisant la déconstruction que Nietzsche imprime à cette « *figure* » et, dans une perspective encore différente, mais étroitement liée à l'éthique et à l'hospitalité, à la venue du tout

## LE JOUEUR D'IMPASSES

autre, l'accueil que trouve cette question chez Levinas, le sujet éthique partageant chez lui « *bon nombre des traits que la tradition attribue depuis toujours à la femme et au féminin* » (sensibilité, réceptivité, passivité, etc.). Donnant tous les égards dus aux ruptures à l'œuvre dans l'écriture de Levinas, mises en abîme dans la lecture de Derrida, Claude Lévesque insiste sur l'effraction passant entre la différence ontologique et la différence sexuelle, soulignant avec Derrida que celle-ci ne peut se subordonner « *à l'altérité d'un tout autre sexuellement non marqué* » et que toute antériorité, toute préséance originaire, consenties après coup à la femme, seraient des plus suspectes, relevant encore d'un simple renversement de la tradition phallogocentrique. Le « Elle » qui désigne l'opération tant de la féminité que de l'écriture chez Derrida accomplirait ce « pas au-delà » des oppositions, ne renvoyant plus à « *la femme ni à une femme, mais au tout autre du tout autre* », altérité aussi excessive qu'absolue. De même, en confiant à l'« être féminin » l'accueil par excellence — autrement dit, « *l'origine pré-éthique de l'éthique* » —, Levinas poserait, selon Derrida, un « *geste [qui] atteindrait une profondeur de radicalité essentielle et métémpirique qui prend en compte la différence sexuelle dans une éthique émancipée de l'ontologie* ».

Il pourra sembler à certains (et j'en étais, à la première lecture : il faut revenir à la *dispositio* pour comprendre la nécessité de l'argumentation) que l'on perd parfois de vue le « sexe » (mais justement : n'était-ce pas la visée de tout ce travail de pensée?), qui disparaît dans ces dégagements trop amples sur le langage ou, comme ici, l'éthique. Or ces digressions — pas de côté, plutôt —, loin de s'éloigner de la différence sexuelle, la poussent au contraire, sur le front de la philosophie cette fois, dans des voies qui lui sont indispensables pour qu'un véritable débat puisse avoir quelque chance de s'ouvrir. Est-il besoin d'ajouter que la réflexion sur la différence sexuelle a plus à attendre de la philosophie et de la littérature que de la biologie, de la sexologie ou de la psychologie? Que ce soit dans l'opération suspensive du neutre dans les récits de Blanchot, dans la disproportion des « rapports » proprement impossibles de Bataille où le langage prend corps, *Par-delà le masculin et le féminin* défend avec force une énigme, un secret du sexe qui nous demeure toujours aussi illisible qu'inviolable, en dépit de la pornographie ambiante, ou du recours au « naturel », discours également affligeant et pauvre qui la double trop souvent. Peut-être, oui, pourrait-on commencer à entendre aujourd'hui cette phrase de Bataille : « *La véritable nature de l'attrait sexuel ne peut être révélée que littérairement dans la mise en jeu de caractères et de scènes impossibles. Elle serait sinon restée voilée, le fait sexuel pur n'aurait pu être reconnu dans les brumes de la tendresse.* » Au fait, se demandait-on après avoir lu cet essai, qu'est-ce qu'un « fait sexuel pur » au juste? S'il y en a jamais...

GINETTE MICHAUD

LA REPRISE d'Alain Robbe-Grillet  
Minuit, 256 p.

LE VOYAGEUR d'Alain Robbe-Grillet  
Christian Bourgois, 552 p.

**A**U DÉBUT d'*Un régicide*, premier roman longtemps inédit d'Alain Robbe-Grillet, le narrateur marche au bord de la mer : « *Peut-être ce voyage n'est-il pas terminé, peut-être la grève que je viens d'atteindre n'est-elle encore qu'une halte, sur un itinéraire qui n'est pas près de prendre fin [...].* » Ce voyage est d'autant plus inachevé que deux nouveaux livres montrent à quel point son œuvre n'a pas fini de reprendre. Ironiquement, *La reprise* et *Le voyageur* ont même été salués comme un brillant *come-back* par ces repentants qui ont eu la faiblesse de l'oublier... Si Robbe-Grillet a dit au *Monde* qu'il habite « *[s]on propre musée* » (il a vendu son château qui deviendra musée à sa mort), c'est qu'il ne faut pas le prendre tout à fait au mot et le « revenant » qu'on a annoncé est plus que jamais lui-même. Ces deux ouvrages laissent clairement voir, d'une part, que son œuvre continue de s'attacher à des problèmes toujours non résolus et, d'autre part, que cette œuvre, en dépit des malentendus qu'elle a soulevés, relève d'une vision aussi précise que vaste des formes esthétiques du roman et du cinéma.

Mais il est vrai que la publication de son premier roman libellé comme tel depuis *Djinn* (quoique sa « curieuse autobiographie », les *Romanesques*, ne puisse pas être mise de côté) nous invite à réfléchir sur l'ensemble d'une œuvre se déployant depuis un demi-siècle et qui résiste encore à joindre les rangs de l'histoire littéraire où une place trop sage lui semble déjà réservée. D'ici là, l'écrivain continue ses machinations, dans lesquelles chaque part devient le tout auquel elle s'ajoute.

## Ces ruines encore familières

« *Ici, donc, je reprends et je résume* », est-il dit pour commencer. À première vue, *La reprise* continue le travail de l'auteur, celui d'étourdir la narration romanesque tout en la confrontant aux lieux communs de la mythologie populaire. Roman policier ou d'espionnage, fantasmes sexuels, captivité, ruine de la civilisation, Robbe-Grillet manipule ces éléments pour les vider de leur sens et les disposer en un ensemble dont la signification ne peut être que problématique et se maintenir comme telle, avec tout le ludisme que cela suppose. Il sera en effet question dans ce roman d'une étrange

mission, « *une mission énigmatique toujours prête à se dissoudre [...] au milieu de dédoublements, d'apparitions insaisissables, d'images récurrentes dans des miroirs qui reviennent* », d'assassinats qui n'en sont pas, d'activités sexuelles ambiguës et surtout d'un monde en ruines dont la reconstruction ne cesse pas de recommencer. Mais au cœur de ce dédale à la fois nouveau et connu bat une narration que se disputent deux avatars de ce même monde.

Un narrateur (ruine par excellence du roman traditionnel) qui se nomme tour à tour — privilège du roman d'espionnage que d'effacer les protagonistes à coups d'alias — Jean Robin, Henri Robin, HR, Ascher, Boris Wallon, Franck Mathieu (on reconnaît là des noms familiers de l'univers de Robbe-Grillet) arrive à Berlin en 1949 pour mener à bien une mission dont il ne sait rien et qui bien vite devient une lutte à finir avec son double qu'il a croisé dans le train. Il rencontre également une étrange femme appelée Joëlle Kast et sa fille Gigi, une nymphette dont les fabulations ne tardent pas à désorienter le narrateur et à l'entraîner dans un labyrinthe que le récit invente sur mesure, avec de forts relents œdipiens (omniprésents déjà dans *Les gommages*). Le compte rendu donné à lire, oscillant entre la première et la troisième personne, devient une recherche de sa propre logique car, découpé en journées, le récit ne cesse de tenter de donner un ordre à ce qui vient d'être dit et qui ne semble être qu'une suite de faux raccords.

À ce récit viennent se greffer des notes qui mettent ce dernier en question, avec de plus en plus de virulence, de sorte que c'est presque l'univers romanesque entier de Robbe-Grillet qui est mis en cause : « *Sa tactique personnelle serait ainsi de dissoudre ses responsabilités personnelles [...] dans un bain opaque de machinations compliquées, ourdies par ses adversaires, de doubles jeux à tiroirs, d'envoûtements et charmes hypnotiques divers exercés contre lui, exonérant de toute faute ou implication sa malheureuse et fragile personne.* » On pourrait lire là une autocritique de thèmes familiers présents tant dans *La maison de rendez-vous* que dans *Souvenirs du triangle d'or*, autocritique dont l'objectif serait bien sûr d'ajouter à la complexité du roman et de désorienter même le lecteur invétéré et peut-être trop confiant de cette œuvre. Si le récit du pseudo-Robin-Wallon-etc. peut paraître plus linéaire que d'autres romans de Robbe-Grillet (la